

FACE À LA CLASSE. Huit mois pour apprendre à réaliser des documentaires, depuis le fin fond de l'Ardèche.

À Lussas, le retour du collectif



■ *Tout contre*, film de fin d'études de Julien Louroux.

Les formations post-bac à l'écriture documentaire forment une jungle de plus en plus dense en France. Bon indicateur de cette tendance inflationniste, la montée en puissance des options d'anthropologie visuelle dans les facs de sciences humaines (déjà racontée dans les *Cahiers* n°627). Afin de résister à la concurrence, le « master II documentaire de création » de Lussas, né dans le prolongement des États généraux du documentaire, joue la carte d'une certaine radicalité. Chaque année depuis 2000, douze élèves, inscrits à l'université Stendhal de Grenoble, mais détachés à partir de novembre dans ce village du fin fond de l'Ardèche, reçoivent une formation exclusivement pratique. Aucun professeur fixe, mais des dizaines de professionnels intervenants. Le *made in Lussas*, c'est donc d'abord un huis clos pédagogique, avec, à quelques mètres de l'unique salle de cinéma, des champs et des vignes pour seul horizon.

« Il n'y a pas un style documentaire à proprement parler, pas non plus de manières d'écrire spécifiques à Lussas », prévient Chantal Steinberg, responsable des formations. Plutôt, comme l'on pouvait s'y attendre, un état d'esprit, fidèle au festival auquel l'école s'est adossée. La vie en vase clos devient une contrainte d'enseignement.

Meilleur exemple de ce parti pris a priori discutable, l'un des exercices-vedettes de la formation, de début février à fin mars : un film collectif, réalisé à douze, en famille ou presque. On connaissait le grand classique de la Fémis, qui consiste, en fin de première année, à ce que chaque élève passe à tour de rôle à l'ensemble des postes d'un tournage. Ici, l'opération est d'emblée plus politique. On écrit à douze, on tourne à douze, on monte à douze.

Au-delà de la leçon de cours implicite (le cinéma, c'est du travail d'équipe), cette collectivisation de la pratique vise à renouer avec le grand cinéma militant d'antan, affaire de bandes et de groupes – cf. Medvedkine, Arc, Cinéthique, etc. On a le droit d'applaudir le geste généreux, cette « utopie qui parfois se réalise dans des termes heureux », selon Chantal Steinberg. On peut aussi se poser des questions sur les modalités concrètes de l'expérience, trois fois sur quatre génératrice de tensions au sein du collectif. Que devient, au passage, la sacro-sainte relation entre filmateur et filmé, lorsque le filmateur change de tête chaque jour de tournage ?

Parmi les fraîchement diplômés, qui avaient choisi, il y a quelques mois, de filmer ensemble un quartier d'une ancienne

ville minière de la région (L'Argentière), Jérémie Lamouroux, 29 ans, se souvient de la « richesse née de la confrontation des pratiques ». Mutualiser les savoirs pour mieux les démultiplier, cela marche aussi pour l'apprentissage du cinéma. Moins convaincue, Nadia Mokaddem, 36 ans, même promo, parle elle d'une « hétérogénéité telle qu'il est vite devenu impossible d'avancer une méthodologie commune ». Elle a préféré retourner seule à L'Argentière, plus tard, pour y tourner son film de fin d'étude. Sur la langue de

ma mère ! est le récit d'un échec. Où Nadia Mokaddem se montre incapable, en pleine préparation d'un couscous en cuisine, de poser aux cuisinières, l'une d'origine algérienne, l'autre marocaine, les questions, soudainement trop intimes, qu'elle comptait leur poser. Façon élégante d'enregistrer, une fois encore et comme tant d'autres avant elle, les écarts vertigineux entre les intentions, la réalité du tournage et le rendu d'un film à l'écran.

Ludovic Lamant

TOUR D'ÉCRANS. À Tours, le plus grand multiplexe indépendant de France invente son avenir.

Les Studio, un modèle qui dure

Isolé dans le calme de la petite rue des Ursulines, les cinémas Studio sont un passage obligé de la ville de Tours. Avec ses sept salles (mille places au total), sa cafétéria et sa bibliothèque, il s'agit du plus important complexe indépendant de France. Ce joyau, créé en 1963 par un ancien prêtre, Henri Fontaine, repose sur une inaltérable structure associative. « À l'origine, explique Daniel Beauvillain, bénévole historique des Studio (depuis 1972) et membre de la commission de programmation, tout vient de l'utopie politique et culturelle des années 1960 : l'idée de transformer la société par des moyens accessibles au plus grand nombre. » Très vite, un système d'abonnement, avec la publication de *Carnets* mensuels, est mis en place et fidélise un public qui plafonne aujourd'hui autour de 320 000 spectateurs par an (dont 23 000 abonnés). De nouvelles salles sont construites au fil des succès, résistant aux bouleversements des années 1970-80. « La volonté depuis toujours est d'être aussi fédérateur que possible et de ne pas se contenter d'être un petit cinéma de quartier ou un ciné-club » renchérit Philippe Lecocq, directeur du cinéma. Des valeurs renforcées par le fonctionnement collégial du cinéma : en plus des dix-neuf salariés de l'association qui gère le complexe, soixante bénévoles

se répartissent en diverses commissions et contribuent à la mise en œuvre du projet culturel. Pour Dany Posson, présidente de l'association, « cet esprit collectif garantit l'identité même des Studio ».

La mainmise sur la ville du maire de droite Jean Royer (de 1959 à 1995), qui fit stopper le mythique festival de courts métrages de la ville dans les années 1960, a fait des Studio un lieu historique de résistance et d'opposition. En outre, le cinéma tire de son immense fonds d'archives (une bibliothèque enrichie chaque semaine depuis 1963) un trésor patrimonial unique. « Ce qui nous a poussés à développer l'idée d'un espace-ressource » précise Philippe Lecocq. La salle espère notamment en faire profiter le jeune public (via les programmes Collège et Lycéens au cinéma) et multiplie les projets en capitalisant sur des valeurs sûres : invitations de personnalités (récemment Isao Takahata et Manoel de Oliveira), nuits spéciales, festivals, accueil de la Cinémathèque de Tours chaque lundi, interactivité avec le tissu associatif de la ville et les productions régionales de Centre Images. Une bataille sur tous les fronts qui a entraîné la construction d'une septième salle il y a deux ans. Avec quatorze films en VO diffusés par semaine, le cinéma n'a pas à rou-